

LE VRAI CANARD

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1879.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boite 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux Etats-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

AU PUBLIC.

Nous vendons le *Vrai Canard* aux agents de la campagne à raison de huit centins la douzaine, franc de port, et les paiements devront se faire tous les mois.

Le prix de notre journal étant un centin par copie, les agents ne doivent pas le vendre plus cher. Nous serons reconnaissants envers les personnes qui nous donneront les noms de ceux qui vendent notre feuille plus cher et nous nous empresserons de nommer d'autres agents qui donneront satisfaction au public et aux intéressés.

CE QUI POURRAIT ARRIVER.

Le *Vrai Canard* veut s'élancer aujourd'hui dans les sphères les plus élevées de la fantaisie et il se livre en entier à la folle du logis.

La religion et la science nous enseignent que la planète que nous habitons et le grand astro lumineux du jour auront une fin certaine.

Quand la fin du monde aura-t-elle lieu ?

Nul ne le sait !

Le moindre accident dans le système planétaire, un frémissement anormal dans la queue d'une comète pourrait avoir les conséquences les plus désastreuses pour le globe terrestre.

Supposons aujourd'hui que pour une raison ou pour une autre le soleil se coucherait un bon soir en arrière des Laurentides pour ne plus se relever. Qu'arriverait-il ?

Le *Vrai Canard*, qui s'est endormi entre minuit et une heure du matin dans sa chambre à l'Hôtel du Canada, se lève à neuf heures et est tout ébaubi de se voir encore dans l'obscurité.

Il se lève et fait sa toilette à la lumière du gaz.

Une excitation fiévreuse règne parmi les voyageurs et les pensionnaires réunis dans la salle de lecture.

Dans les différents groupes on entend des conversations comme celles-ci.

—Croyez-vous ! est-ce extraordinaire !

—Allons-nous avoir encore une année de grande noirceur.

--C'est peut-être une éclipse !

vos délices, — avec quelle espérance éthérée sentais-je, — ma Légia penchée sur moi au milieu d'étude si peu frayées, si peu connues, — s'élargir par degrés cette admirable perspective, cette longue avenue, splendide et vierge, par laquelle je devais enfin arriver au terme d'une sagesse trop précieuse et trop divine pour n'être pas interdite !

Aussi, avec quelle poignante douleur ne vis-je pas, au bout de quelques années, mes espérances si bien fondées prendre leur vol et s'enfuir ! Sans Ligeia, je n'étais qu'un enfant tâtonnant dans la nuit. Sa présence, ses leçons pouvaient seules éclairer d'une lumière vivante les mystères du transcendentalisme dans lesquels nous nous étions plongés. Privés du lustre rayonnant de ses yeux, toute cette littérature, ailée et dorée naguère devenait maussade, saturnienne et lourde comme le plomb. Et maintenant, ces beaux yeux éclairaient de plus en plus rarement les pages que je déchiffrais. Ligeia tomba malade. Les étranges yeux flamboyèrent avec un éclat trop splendide ; les pâles doigts prirent la couleur de la mort, la couleur de la cire transparente ; voiles bleues de son grand front palpitaient impétueusement au courant de la plus douce émotion. Je vis qu'il lui fallait mourir, — et je lutai désespérément on esprit avec l'affreux Azraël.

Et les efforts de cette femme passionnée furent, à mon grand étonnement, encore plus énergiques que les miens. Il y avait certes dans sa sérieux nature de quoi me faire croire que pour elle la mort viendrait sans son monde de terreur ; mais il n'en fut pas ainsi. Les mots sont impuissants pour donner une idée de la férocité de résistance qu'elle déploya dans sa lutte avec l'Ombre. Je gémissais d'angoisse à ce lamentable spectacle. J'aurais bien voulu la calmer, j'aurais voulu la raisonner ; mais l'intensité de son sauvage désir de de vivre, — de vivre, — de rien que vivre, — toute consolation et toute raison eussent été le comble de la folie. Cependant, jusqu'au dernier moment, au milieu des tortures et des convulsions de son sauvage esprit, l'apparente placidité de sa conduite ne se démentit pas. Sa voix devenait plus douce, — devenait plus profonde, — mais je ne voulais pas m'appesantir sur le sens bizarre de ces mots prononcés avec tant de calme. Ma cervelle tournait, quand je prêtai l'oreille en extase à cette mélodie surhumaine, — à ces ambitions et à ces aspirations que l'humanité n'avait jamais connues jusqu'alors.

Qu'elle m'aimait, je n'en pouvais douter, et il m'était aisé de deviner que, dans une poitrine telle que la sienne, l'amour ne devait par régner comme une passion ordinaire. Mais, dans la mort seulement, je compris toute la force et toute l'étendue de son affection. Pendant de longues heures, ma main dans la sienne, elle épanchait devant moi le trop-plein d'un cœur dans le dévouement puis que la passion montait jusqu'à l'idolâtrie.

(à continuer.)

— Pas possible, je viens de consulter l'Almanach Rolland, il n'y en a pas d'annoncée pour aujourd'hui.

— La *Minerve* et le *Nouveau-Monde* n'en parlent pas ce matin.

— Ça n'est pas extraordinaire ; ces journaux ne donnent les nouvelles que quatre jours après les gazettes anglaises. Il faut attendre le *Star* de Midi.

— La *Patrie* en dira peut-être un mot.

— C'est peu probable, la *Patrie* ne trouvera pas ce phénomène extraordinaire, accoutumée comme elle est à ne jamais voir clair dans nos affaires publiques.

L'omnibus arrive avec le train de l'Est.

On demande aux voyageurs si St. Hyacinthe, Belœil et St. Bruno sont aussi dans l'obscurité.

Le soleil ne s'est pas encore montré dans ce district.

La foule commença à se presser près des bureaux des journaux anglais afin d'avoir des nouvelles par le télégraphe.

Une planche noire est exposée à la porte du bureau des postes. Un reporter anglais vient tous les cinq minutes y tracer avec de la craie le résumé des dernières dépêches.

Un télégramme de Québec dit que la ville à 11 heures a. m. est encore plongée dans les ténèbres. Dix mille personnes sur la terrasse Dufferin, ont les yeux fixés du côté de Lévis pour voir si le disque du soleil ne se montrerait pas à l'horizon. Vaine attente ! Phœbus persiste à rester caché sous les voiles d'une nuit déréglée.

On télégraphie à Toronto et à Washington aux commis préposés à la rédaction des probabilités météorologiques. Ces savants avec l'aide des télescopes les plus puissants ne voient aucune trace du soleil.

La nuit règne sur les états de l'Ouest et sur les lacs. Aucune nouvelle n'a été reçue du Sud et de l'Est.

A midi le phénomène n'était pas encore expliqué. Une inquiétude sérieuse s'était emparée de tous les esprits.

Chacun croyait que la fin du monde était proche et la terreur était peinte sur toutes les figures. Chacun se préparait à sa fin dernière.

Les églises étaient encombrées par des milliers de personnes qui assiégeaient les confessionnaux.

Vingt-quatre heures se passent, pas de nouvelles du soleil.

La terreur commença à prendre des proportions indescritibles.

Lorsqu'un praticien entra chez un épicier celui-ci lui disait : Mon cher monsieur, vous me pardonnez si j'ai commis des fraudes à votre préjudice. J'ai mis une bonne moitié de chicorée dans mon café et un quarteron de sable dans chaque livre de cassonade que je vous ai vendu. Veuillez accepter ces \$10 que je vous dois.

Un marchand d'huitres au gallon recouvrait des révélations extraordinaires de la bouche de son conducteur d'express. Ce dernier lui avouait qu'en faisant le service des pratiques, il mettait une pinte

d'eau dans chaque gallon d'huitres, réalisant par-là un bénéfice de trois à quatre piastres par jour.

Le troisième jour la terreur avait atteint son apogée. Sur le parvis de Notre-Dame M. Joseph Doutré offrait au curé sa démission comme membre de l'Institut Canadien. Il se chargeait à ses propres frais de faire déterrer Guibord et de l'enterrer dans un autre cimetière.

Les syndicats officiels allaient dans les magasins des gros afin de rembourser aux créanciers de faillites les sommes énormes qu'ils leurs avaient extorquées.

A Québec on face de la basilique il y avait une scène des plus touchantes. Une foule immense s'était réunie pour entendre un discours de M. Joly. Celui-ci s'était couvert d'un cilice et avait répandu de la cendre sur sa tête.

Il déclara au peuple qu'il allait lui donner l'argent qu'il lui avait fait perdre dans les transactions Gowen dans l'achat de la ferme Gale, et du terrain Bellerive, et de plus les \$10,000 perdus dans l'affaire des nut-locks.

M. Israël Tarte la tête couverte d'un sac, demandait pardon à tous ses adversaires politiques pour les gros mots qu'il avait lancés à leur adresse dans les colonnes du *Canada*. Il se frappait la poitrine et donnait des signes repentir pour avoir été tiède avec ses amis et avoir douté du patriotisme de son chef.

M. Langevin avait été au bureau de l'express adressant à sir Hugh Allan de Montréal un coffret contenant \$32,000.

Le marquis de Lorne se repentait de la conduite qu'il avait tenue vis-à-vis de M. Letellier et de sa pusillanimité dans le conseil des ministres. Pour racheter sa faute il donnait congé à Robitaille et réinstallait son prédécesseur à Sponco Wood.

M. Joly refusait de reprendre les rênes du pouvoir sur l'instance de son ancien chef.

Sir John publia une lettre dans la presse disant que la protection était une blague colossale qu'il avait inventée pour remporter les dernières élections. Il promettait de réparer sa faute à la prochaine session.

M. L. H. Fréchette écrivait une ode à l'hon. M. Pâquet lui demandant pardon pour toutes les scies qu'il lui avaient montées dans la *Patrie* au sujet de sa prétendue trahison.

M. Racicot parcourait le comté de Missisquoi et demandait pardon à ses électeurs pour les avoir trompés d'une manière aussi ignoble pendant la dernière session. Il jurait sur son âme qu'à l'avenir il voterait toujours avec les libéraux.

L'honorable M. Chapleau à Terrebonne informait ses commettants qu'il allait rester au pouvoir en renonçant à son salaire et à toutes spéculations véreuses des jobbers.

Jusqu'aux cochers de place, grâce à la consternation générale, étaient devenus de petits saints. Ils conduisaient les pratiques gratis pour les indemniser des pertes qu'ils leur avaient fait subir en chargeant plus que leur tarif.